



HAL
open science

La fin de la guerre, une communion nationale réactivée : les célébrations de la Victoire à La Réunion en 1918

Pierre-Éric Fageol

► To cite this version:

Pierre-Éric Fageol. La fin de la guerre, une communion nationale réactivée : les célébrations de la Victoire à La Réunion en 1918. *Tsingy* : Revue de l'Association des professeurs d'histoire et de géographie de Madagascar, 2011, 13, pp.117–138. hal-01244127

HAL Id: hal-01244127

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01244127>

Submitted on 11 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA FIN DE LA GUERRE, UNE COMMUNION NATIONALE RÉACTIVÉE : LES CÉLÉBRATIONS DE LA VICTOIRE A LA RÉUNION EN 1918

Pierre-Eric FAGEOL
CRESOI-EA 12
Université de La Réunion

La communion nationale devient opératoire dès la fin des hostilités et entérine un sentiment d'appartenance nationale dans la douleur et le deuil. Si la résignation et l'exaspération de la guerre ont été une constante des années d'enlisement du conflit, on perçoit dès l'annonce de l'armistice un élan populaire où s'entremêlent des sentiments complexes et ambigus. Les célébrations de la Victoire de 1918 sont ainsi perçues dans la mémoire collective comme un marqueur spontané d'un sentiment populaire d'appartenance nationale. Lors de l'annonce de la Victoire, la liesse a été totale en France métropolitaine et demeure un exemple notoire de communion nationale que l'on compare à l'enthousiasme de l'entrée en guerre¹.

Néanmoins la fièvre patriotique dans les colonies n'a guère eu la même ampleur que celle ressentie en Métropole. Certes les travaux de Jacques Frémeaux² montrent que les manifestations patriotiques ont été présentes, parfois orchestrées avec ferveur pour l'ensemble des territoires de l'Empire. Pourtant, l'organisation des festivités et les discours prononcés laissent entendre qu'il s'agit surtout d'une mainmise de l'ordre colonial et d'une volonté des élites. Le poids des associations d'anciens combattants, si déterminant en métropole pour l'organisation des festivités³, n'a pas eu pour La Réunion la même vitalité⁴. C'est ainsi qu'à la lecture de la presse réunionnaise de l'immédiat après guerre, nous pouvons percevoir le poids d'une propagande impériale très largement diffusée grâce à deux relais privilégiés : les milieux républicains et le

¹ Annette BECKER, « Du 14 juillet 1919 au 11 novembre 1920 mort, où est ta victoire ? », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°49, janvier mars 1996, pp. 31-44.

² Jacques FREMEAUX, *Les colonies dans la Grande Guerre. Combats et épreuves des peuples d'Outre-Mer*, Paris, Soteca, 14-18 Editions, 2006, 393 p.

³ Cf. Antoine PROST, *Les anciens combattants et la société française (1914-1939)*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 3 vol., 1977, 237, 261 et 268 p.

⁴ Il faut attendre quelques mois et l'action de Jules Palant, Président de l'association de la Croix de guerre à La Réunion, pour que le mouvement des anciens combattants prenne une réelle place dans la sphère publique.

clergé. La Petite Patrie⁵ est ainsi célébrée à l'aune de l'effort de guerre consenti et démontre sa volonté assimilatrice à la Nation française.

I) L'ANNONCE DE LA VICTOIRE : UNE EUPHORIE PATRIOTIQUE PARTAGÉE.

« Grandiose manifestation. Hier soir, les cablos⁶ à peine affichés la victorieuse nouvelle se répandait en ville avec la rapidité de l'éclair. Les cloches de toutes les églises sonnèrent leurs grandes envolées et de tous les points de la ville une foule immense composée de toutes les classes de la société, dans un même sentiment d'ardent patriotisme, se dirigeait vers la Cathédrale qui en un clin d'œil était comble. Le Père Toué donna lecture du cablo, prononça quelques paroles dictées par son ardent amour de la Patrie, et la foule se retira délirante de joie, parcourut les rues jusqu'à une heure avancée de la nuit, en chantant des hymnes patriotiques. Ce fut une soirée inoubliable et qui était celle de la véritable union sacrée.⁷ »

C'est par cette déclaration du *Nouveau Journal de l'île de la Réunion* que débutent les célébrations de la Victoire dès l'annonce par câblogramme de la signature de l'armistice. Les bruits des cloches et des chants annoncent aux dionysiens « la grande, la radieuse nouvelle, la nouvelle tant souhaitée, ardemment désirée, si impatientement attendue, la lumineuse nouvelle de la victoire »⁸. Cette annonce entame un cycle de festivités qui vont se dérouler durant cinq journées dans le chef-lieu pendant lesquelles la dévotion patriotique et la ferveur religieuse seront de mise. Cette double dimension s'apparente ainsi à un culte civique et religieux *pro patria* dont l'enthousiasme est d'autant plus exacerbé que la République⁹ et l'Eglise¹⁰ demeurent les piliers fondateurs de l'identité coloniale.

Les premiers cris de joie sont d'abord adressés à la Nation, cette « (...) France flambeau du monde et gardienne de la Civilisation (...) », cette France « immortelle et sacrée par la valeur de ses enfants et le suffrage unanime des nations dont elle fut le rempart indéfectible contre les Barbares¹¹ ». La grandeur nationale justifie la joie des populations dans un combat civilisationnel autour de « la défense des droits de l'Humanité et des libertés du Monde¹² », qui ne fait que renforcer le caractère d'évidence de la Victoire. Au-delà d'un soutien à la Patrie, le combat concerne donc la défense de principes universels. Les soldats sont les premiers à recevoir les hommages entérinant la reconnaissance d'une dette envers « ceux qui sont morts et ceux qui sont vivants ; ceux qui de leur sang généreux ont arrosé le sol sacré de la patrie et ceux qui nous reviendront fiers et glorieux¹³. »

⁵ Cette expression est fréquemment utilisée au cours de cette période pour désigner la région d'origine et donc pour notre propos, l'île de la Réunion. Selon Fustel de Coulanges, « la petite patrie était l'enclos de la famille, avec son tombeau et son foyer. La grande patrie était la cité, avec son prytanée et ses héros » in *Cité Antique*, 1864.

⁶ La principale source d'information était liée aux câblogrammes que La Réunion recevait de Madagascar via l'île Maurice.

⁷ *Le Nouveau Journal de l'île*, 13 novembre 1918, ADR 1PER 52/17.

⁸ *Le Progrès*, 12 novembre 1918, ADR 1PER 82/9.

⁹ Voir Prosper EVE (dir.), *Un transfert culturel à La Réunion : l'idéal républicain*, Saint-André, Océan Editions, 2009, 410 p.

¹⁰ Voir Claude PRUDHOMME, *Histoire religieuse de la Réunion*, Paris, Karthala, 1984, 369 p.

¹¹ *Le Progrès*, 12 novembre 1918, ADR 1PER82/9.

¹² *Le Progrès*, 12 novembre 1918, ADR 1PER82/9.

¹³ *Le Progrès*, 12 novembre 1918, ADR 1PER82/9.

Les interrogations demeurent cependant quant à la sincérité de l'élan populaire mis en exergue dans la presse locale. S'agit-il d'une volonté des élites et de leurs institutions ou de la véritable marque d'un engouement populaire ? Dans ce domaine, il convient de distinguer l'opinion publique de l'opinion populaire. L'opinion publique n'est pas l'opinion du peuple, elle n'est même pas l'opinion de tous ceux qui écrivent et qui sont lus mais, elle représente ceux qui occupent une position dominante dans l'espace politique, culturel et médiatique de La Réunion. Or pour pouvoir accéder à une telle position, l'exigence est d'avoir un avis conforme à l'opinion publique. L'opinion publique, tant au niveau de ses idées que des individus qui la compose fonctionne ainsi en circuit fermé dans une société coloniale encore profondément ancrée dans des réseaux d'influence et de clientélisme. Quant à l'opinion populaire, les sources demeurent lacunaires pour pouvoir y répondre et l'historiographie reste prudente sur cette question :

« Pour la plupart, les habitants des colonies accueillent le retour de la paix avec une satisfaction dans laquelle, le soulagement se mêle à l'euphorie de la victoire. Celle-ci, pour n'être pas artificielle, n'en demeure pas moins largement entretenue par les autorités¹⁴ ».

Si le soulagement et la satisfaction sont relayés à travers la presse, des interrogations subsistent quant à l'intervention des autorités de l'île dans l'organisation des premières journées de célébration. Cependant, on peut évaluer l'intensité des festivités et la réalité de l'élan populaire à travers les câblogrammes des Maires des différentes communes de l'île adressés au Gouverneur. C'est ainsi que le Maire de la commune de Saint-Benoît annonce le rassemblement spontané de plus de 1 000 personnes le 13 novembre¹⁵. La ferveur semble tout aussi importante à Saint-Paul où la population n'hésite pas à se servir des drapeaux déployés sur les édifices publics au grand dam de certains journalistes¹⁶ :

« Population Saint-Pauloise en délire depuis le 12/11 à 20 h fête de la Victoire sons canons cloches fanfares danses toasts allocution à France alliés et gouvernement de la République Clémenceau Foch acclamés frénétiquement.¹⁷ »

La communion paraît totale dans les plus importantes agglomérations mais les témoignages semblent plus circonspects pour les zones rurales et les périphéries de l'île où l'onde de choc a dû être plus mesurée. De rares sources montrent ainsi que tous n'ont pas participé aux célébrations de la Victoire comme l'illustre ce témoignage d'un habitant : « *Nou l'a pa fé la fêt, nou l'avé rien.*¹⁸ ».

La Victoire est avant tout celle de la « guerre juste » remportée grâce à la volonté divine auprès de qui le « peuple élu¹⁹ » se doit de rendre hommage selon le journal *Le Progrès*.

¹⁴ Jacques FREMEAUX, *op.cit.*, p. 276.

¹⁵ Communiqué daté du 13 novembre 1918 d'un journal indéfini car se sont des coupures de presse mises à la suite sans autres indications que les dates, ADR carton 20J37.

¹⁶ *Le Nouveau Journal de l'île de la Réunion*, le 14 novembre 1918, ADR 1PER 52/17.

¹⁷ Télégrammes à l'occasion de l'armistice : Saint-Denis de la Réunion, le 14 décembre 1918, originaire Saint-Paul n° d'ordre 13, du Maire de Saint-Paul au Gouverneur de la Réunion, ADR R136.

¹⁸ « Nous n'avions pas fait la fête, nous n'avions rien », Témoignage d'un hab. *Mémorial de La Réunion* ADR 17J.

¹⁹ Depuis le XIX^{ème} siècle, les nations se sont autant « sacralisées » que les religions se sont « nationalisées ». La parole de Dieu peut ainsi être mise au service de la violence collective et justifier l'idée de peuple élu. Voir Jean-Marie MAYEUR, « Les catholiques français et la paix du début du XX^{ème} siècle à la veille de la Deuxième Guerre mondiale », *Les Internationales et le problème de la guerre au XX^{ème} siècle*, Actes du colloque de Rome (22-24 novembre 1984), Rome, École Française de Rome, 1987, pp. 151-164.

« Gloire à Dieu qui aime les Francs et qui a donné la gloire à nos drapeaux. ²⁰»

Il n'est donc guère étonnant que les premiers lieux de ralliement soient les édifices religieux. Certes, l'église demeure traditionnellement un espace privilégié des rassemblements collectifs²¹ mais la ferveur religieuse propre à La Réunion explique également cet élan vers des lieux hautement symboliques. La cathédrale de Saint-Denis est ainsi prise d'assaut dès que le tocsin annonce la nouvelle :

« *Le Bourdon de la Cathédrale y jette une note solennelle et grave*²² »

La consonance religieuse est ainsi omniprésente dans les commentaires des journalistes :

« *Ce tocsin que vous entendez, ce n'est pas le tocsin d'alarme, ni le pas de charge sur nos ennemis. Non ! C'est le chant joyeux du coq à son réveil ! C'est le cri d'allégresse de la nature devant le printemps, devant le renouveau, le retour des jours clairs et ensoleillés, des couleurs et des parfums, après l'hiver glacial, triste et monotone ! C'est le cri de justice, c'est le cri d'enthousiasme, c'est le cri de victoire, de la victoire humaine, noble et divine ! Et c'est aussi la plainte navrante d'une mère près du tombeau de son enfant ; ce sont les derniers pleurs et les derniers sanglots causés par la tourmente, le souvenir ému adressé à tous ceux qui sont morts pour la liberté finale* ²³ »

Associant la Victoire à une certaine sotériologie, le renouveau s'inspire d'une justice divine où les morts sont présents au détour de la souffrance des familles de victimes. La messe est utilisée de manière métaphorique pour exprimer la communion des populations en ce moment de manifestation de joie et de souffrance. On se salue, on se prend dans les bras car « *on obéit à la voix d'or des bronzes sonores chantant la victoire* ²⁴ ». La foule des fidèles chante un cantique populaire où l'emphase permet d'associer des ressentis complexes autour de la Victoire, l'Enfer, la Gloire et l'Amour :

« *Notre Dame de la Victoire
De l'Enfer triomphe en ce jour
Encore un chant de gloire
Encore un chant d'amour* ²⁵ »

Ce n'est pas encore le temps de la réflexion et des discours mais celui de la spontanéité et des processions. Les lieux hautement représentatifs peuvent ainsi être investis en une marche symbolique dont le parcours correspond à un cérémonial parfaitement huilé bien qu'inconscient. Si « le peuple avec son impulsion instinctive a su organiser seul, cette manifestation simple et touchante²⁶ », l'itinéraire choisi reprend à son compte l'idée d'une union sacrée entre toutes les institutions représentatives de l'île :

« *Des groupes de manifestants clairs et drapeaux en tête défilèrent aussitôt dans les rues de la ville. A 8 h les cloches des églises carillonnèrent à toute volée. La place de la Cathédrale fut bientôt encombrée d'une foule immense dont beaucoup se joignirent aux manifestants qui descendaient la rue de Paris pour se rendre au*

²⁰ *Le Progrès*, 12 novembre 1918, ADR 1PER 82/9.

²¹ Lieu de sociabilité et d'informations privilégié durant le conflit. La position centrale des édifices au sein des espaces publics en faisait un lieu de ralliement fort prisé.

²² *Le Progrès*, 12 novembre 1918, ADR 1PER 82/9.

²³ *Le Peuple*, 13 novembre 1918, ADR 1PER 81/20.

²⁴ *Le Progrès*, 12 novembre 1918, ADR 1PER 82/9.

²⁵ *Le Progrès*, 12 novembre 1918, ADR 1PER82/9.

²⁶ *Le Peuple*, 12 novembre 1918, ADR 1PER81/20.

Gouvernement où, devant les grilles on chante la Marseillaise, acclame le représentant de la France quand celui-ci parut à son balcon²⁷ ».

La Victoire est avant tout celle de la Mère Patrie dont il convient d'honorer son plus haut représentant. De la cathédrale à la maison du Gouverneur, la foule ne cesse de voir gonfler ses rangs en une manifestation festive où les chants patriotiques et les acclamations rivalisent d'intensité. Selon la presse, toute la population de l'île est représentée, « *des couches les plus profondes de notre populo jusqu'aux classes les plus aristocratiques de la Bourgeoisie tous, sans distinction, se sont confondus dans le même geste d'enthousiasme pour fêter la victoire²⁸* », gommant ainsi les différenciations sociales. Les élèves²⁹ de Saint-Denis participent à la procession en un front uni où les écoles primaires et les lycéens partagent leur enthousiasme avec les élèves des Ecoles des Frères. Les représentants de l'Angleterre s'associent à la foule qui ne cesse de croître :

« Elle fut encore grossie du groupe conduit par M. J. Piat consul d'Angleterre (...) accompagné de Madame Piat. La rencontre fut l'occasion d'un enthousiasme indescriptible dominé par les cris répétés de "Vive l'Angleterre ! Heep ! Heep ! Heep ! Hurrah ! Hurrah !" ³⁰ »

Le temps des déclarations procède de ce rituel festif. La logique discursive s'organise en trois temps autour des félicitations, de la justification de la Victoire et de la souffrance endurée. Ces thématiques sont immédiatement reprises par les dignitaires présents qui rivalisent d'ardeur pour célébrer la Victoire :

« M. Duprat représente la victoire comme le prix d'incessants efforts, du labeur, de la ténacité, de l'héroïsme des armées françaises et alliées et aussi de la patience résolue, de l'admirable attitude des populations de l'arrière. Il a une pensée pour tous ceux qui ont disparu et qui ne reviendront plus dont le sacrifice est le prix de cette victoire à laquelle nous devons de pouvoir revenir sur le néfaste traité de 1871. Et il termine en conviant la foule à crier avec lui "Vive la France ! Vive la République ! Vive l'Angleterre ! Vive les Etats-Unis d'Amérique ! Vive l'Italie ! Vive la Belgique ! Vive la Serbie ! Vive les Réunionnais !" M. Piat crie "Vive la France ! Vive Garros !" Comment décrire l'enthousiasme des assistants ? Ça n'a été qu'une ovation continue.³¹ »

Le ton est donné et les journées de célébration ne feront que confirmer cette culture patriotique qui se met en place au lendemain de la Victoire. Les valeurs morales fondent les efforts des militaires et des civils face au conflit dans une communion d'action entre le front et l'arrière. La célébration de la France et de ses alliés, des Réunionnais et de leurs héros ancre la Petite Patrie au sein de la communauté nationale à travers des idéaux pleinement partagés par le camp des vainqueurs. La créance léguée par les morts n'est pas oubliée et le sacrifice consenti est pleinement justifié. Toute la philosophie des discours au cours des fêtes de la célébration de la Victoire repose ainsi sur cette triple reconnaissance. Chaque acteur y apposera sa tonalité, proposera sa propre vision tout en se projetant vers un avenir encore incertain mais que tous espèrent prometteur.

²⁷ *Le Peuple*, 12 novembre 1918, ADR 1PER 81/20.

²⁸ *Le Progrès*, 13 novembre 1918, ADR 1PER82/9.

²⁹ Garçons et filles.

³⁰ *Le Peuple*, 12 novembre 1918, ADR 1PER81/20.

³¹ *Le Peuple*, 12 novembre 1918, ADR 1PER81/20.

II) DIEU ET PATRIE : LA SYMBOLIQUE RELIGIEUSE DANS LES CÉLÉBRATIONS DE LA VICTOIRE

L'Église, par l'intermédiaire de son représentant Monseigneur de Beaumont, s'inscrit d'abord dans la reconnaissance morale. Les Réunionnais attendent avec impatience son premier sermon post conflit. Lors de la messe dominicale du 14 novembre dans la cathédrale de Saint-Denis, la population est ainsi au rendez-vous, où « *de mémoire de Dionysien l'église n'a vue foule semblable (...)*³² » depuis bien longtemps. Il ne s'agit plus d'exhorter les fidèles pour leur donner du courage et de la confiance mais bien de les instruire sur les enjeux de la Victoire et le rôle joué par la providence divine à cet effet. Préparé avec minutie et composé d'un argumentaire théologique et philosophique de haut vol, le sermon de Monseigneur de Beaumont incarne un patriotisme de circonstance dont les racines trouvent leur origine dans une réforme du catholicisme initiée à la fin du XIX^{ème} siècle³³ :

« Il faudrait les accents d'un Bossuet ou d'un Lacordaire pour célébrer dignement le grand fait historique qui nous réunit dans cette cathédrale (...). Gloire à la France immortelle. Gloire à ses alliés. Gloire à Dieu, au Dieu saint, juste et miséricordieux. Gloire à la France. "Mettez la France debout, a dit Déroulède, et vous verrez quelle taille elle a."

Notre France a été admirable dans la défense de son territoire. (...) Ouvriers de la victoire aussi la grande armée des âmes qui ont prié, qui ont souffert pour obtenir de Dieu le succès de nos armes. (...) Dieu gouverne le monde par sa Providence. (...) Dans sa Providence Dieu respecte la liberté des hommes (...). Aussi dans cette guerre, de ses excès et de ses souffrances procèdent dans les âmes, la vue plus claire de la vérité, le désir plus ardent du bien, l'amour plus généreux du devoir, la trempe des caractères, l'affermissement des vertus. C'est là un bien moral immense ! (...)

Quels sont donc, Messieurs, dans cette guerre les détails de l'action providentialiste de Dieu ? Nous n'aurons pas la témérité d'essayer de vous les énumérer. Mais tout en croyant à l'action de la Providence pendant la guerre, il nous semble qu'à certaines heures elle a été plus visible. Et d'abord la superbe mobilisation. Nous étions divisés hélas ! Le premier signal de la guerre nous a transformé en un peuple de frères qui a répondu comme un seul homme à l'appel de la patrie et cela instantanément, le temps de savoir la guerre déclarée, spontanément, sans aucune propagande, universellement d'un bout de la France à l'autre. Le doigt de Dieu est là. Il est aussi dans les grandes actions de la Marne, de Verdun, de l'Yser. (...)

Pour nous autres chrétiens le patriotisme est une dépendance de la vertu maîtresse du christianisme : de la charité. (...) "Dieu et Patrie", telle est, telle sera toujours notre devise.³⁴ »

Bossuet, Lacordaire et Déroulède sont associés de façon déroutante en guise d'introduction à son sermon. La providence³⁵, la croyance dans le progrès et la liberté³⁶, le nationalisme intransigeant³⁷ constituent les bases du paradigme patriotique

³² *Le Nouveau Journal de l'île de la Réunion*, 16 novembre 1918, ADR 1PER 52/17.

³³ Voir Jean-Marie MAYEUR, *op.cit.*

³⁴ *Le Progrès*, 15 novembre 1918, ADR 1PER 82/9.

³⁵ Dans sa *Méditation sur la félicité des saints* (1648) ou ses *Discours sur l'histoire universelle* (1681), Bossuet insiste sur le rôle de la Providence dans les destinées humaines.

³⁶ Lacordaire a su mêler l'héritage révolutionnaire avec un catholicisme moderne fondé sur la liberté.

de Monseigneur de Beaumont. La Providence divine est au cœur de sa pensée comme bon nombre d'évêques de cette période qui ont été influencés par l'intense réflexion théologique de la fin du XIX^{ème} siècle. Nul doute que la pensée de l'évêque de La Réunion n'ait été insensible à ces débats. Né en 1872, docteur en Philosophie et en Théologie, Monseigneur de Beaumont représente une double caution morale pour la population réunionnaise. Aumônier durant le conflit, il obtint la croix de guerre³⁸ pour son action à Verdun. Proche du peuple, il s'acharne à proposer une neutralité conciliante en terme politique. Les propos tenus lors de son sermon s'opposent au principe de « guerre divine » de Joseph de Maistre, une sorte d'expiation voulue par Dieu. Sa réflexion tourne plutôt autour d'une guerre juste car la *France a été admirable dans la défense de son territoire*. En cela Monseigneur de Beaumont se rapproche des idées défendues par la Ligue Catholique pour la Paix :

« On sait que les catholiques français furent quasi unanimes à penser que la France, victime d'une agression allemande était engagée dans une "guerre juste". (...) La guerre et l'"union sacrée" contribuèrent à fortifier dans le monde catholique français le lien entre sentiment national et le catholicisme. »³⁹.

La puissance divine a choisi son camp, *le doigt de Dieu est là* comme le prouvent la mobilisation supposée enthousiaste des soldats, les moments clés du conflit et les actes de bravoure de ces derniers lors des campagnes de la Marne, de Verdun ou de l'Yser. Le patriotisme peut alors s'incarner dans l'une des trois vertus théologiques défendues par l'Eglise : la charité. Selon Monseigneur de Beaumont la défense de la *France immortelle* devient ainsi un sacrifice spirituel, le don à Dieu en imitation de Dieu pour reprendre les termes d'Annette Becker :

« Ce sacrifice est un choix, accompli précisément parce que le prix risque d'en être le plus élevé : celui de la vie. (...) Chez certains, une véritable vague de sainteté passe dans le désastre de la guerre, entre la fascination pour la souffrance et sa sublimation. »⁴⁰

Cette culture religieuse de guerre⁴¹ identifie la cause de l'Eglise à celle de la France, fille aînée de l'Eglise. Cette identification donne sa spécificité au patriotisme catholique dans lequel s'inscrit l'Évêque de Saint-Denis. Le sentiment national et le catholicisme ne s'opposent donc pas dans cette perspective. Selon les analyses proposées par Bénédicte Anderson, la construction identitaire autour de la Nation est ainsi liée à une nouvelle prise de conscience d'ordre culturel dont la continuité, issue des forces du passé, peut s'apparenter au souci de l'Eglise d'établir des *« liens entre les morts et ceux qui ne sont pas encore nés, du mystère de la régénération. »⁴²* Le désenchantement du Monde, lié à la guerre, ne remet donc pas en cause le principe religieux :

« Messianisme, espoir, désespoir, apocalypse, rédemption, souffrance, sacrifice, péché, croisade, punition, tels sont les mots de la culture religieuse de guerre. »⁴³

Le 16 novembre, les célébrations religieuses de la Victoire se poursuivent et

³⁷ L'action politique et l'œuvre littéraire de Déroulède incarnent la France de la revanche après la perte de l'Alsace Lorraine.

³⁸ Croix qu'il arbore lors des festivités de la Victoire le 12 novembre.

³⁹ Jean-Marie MAYEUR, op. cit., p. 157.

⁴⁰ Annette BECKER, « Eglises et ferveurs religieuses », in *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, Jean-Jacques BECKER, Bayard, 2004, p. 733.

⁴¹ Voir travaux de Xavier BONIFACE, *L'Aumônerie militaire française (1914-1962)*, Paris, Cerf, 2001, 564 p.

⁴² Benedict ANDERSON, *L'imaginaire national*, Paris, Editions La Découverte, 1996, p. 25.

⁴³ Annette BECKER, « Eglises et ferveurs religieuses », op.cit., page 731.

prennent appui sur les cérémonies organisées traditionnellement en l'honneur de la Vierge afin de donner une plus grande solennité à l'événement. Près de 5 000 fidèles prennent ainsi position sur la place de la cathédrale, la population « *arrivant par les rues de Paris et de l'église venant des points les plus opposés de la ville*⁴⁴ ». Quittant le seul domaine de la célébration de la Victoire, les rituels sont néanmoins accomplis avec une certaine ferveur patriotique. Près de deux cents jeunes filles sont rassemblées sur la place, drapeaux tricolores en main, afin de porter en procession la statue de la Vierge de la cathédrale à l'église de Notre-Dame de la Délivrance :

« *C'était un spectacle imposant que ce long ruban qui se déroulait ainsi et qui gagnant la rue du Pont se dirigeait vers l'église dont le parvis était envahi par une foule compacte. (...) Le canon se fait entendre, et salue l'arrivée de Mgr de Beaumont qui préside cette manifestation du pèlerinage. Les autels sont artistiquement décorés par les dames de la paroisse, la couleur de nos plus chers drapeaux se marie aux fleurs et aux bannières. (...) Le clairon, la musique et le canon se sont fait entendre pendant que le ministre de Dieu élevait l'ostensoir. (...) Avec beaucoup de recueillement ces centaines de fidèles quittent la jolie chapelle et envahissent la place de l'Eglise où la musique les retient jusqu'au chant du départ à sept heures du soir. Avec ses airs les plus entraînants, elle se mêle à la salve d'artillerie qui nous jette de gaies détonations.*⁴⁵»

Les rituels religieux se déroulent dans une ambiance martiale ou les *brancardières ornées de la croix rouge*⁴⁶ s'exécutent au son du clairon et du canon. La célébration autour de la Vierge Marie se décline en termes patriotiques autour de la reconnaissance des enfants morts pour la Patrie. C'est la communion auprès des morts, auprès des enfants de la Patrie qui guide ce choix comme semble l'interpréter *Le Progrès* :

« *Manifestation de prières, de gratitude, de reconnaissance envers la Mère du Christ qui a sauvé la France en soutenant les bras de ses soldats et en fortifiant les cœurs de tous ces enfants.*⁴⁷»

Ainsi, Monseigneur de Beaumont « tient à venir remercier les milliers de fidèles rassemblés dans cette jolie basilique dédiée à Notre-Dame de la Délivrance dans la manifestation spontanée faite à l'égard de la Reine du Ciel : manifestation de reconnaissance pour la remercier d'avoir protégé la France en lui donnant la victoire, manifestation de foi pour lui demander de continuer sa protection à notre patrie. » Cette intercession de la Vierge dans les desseins de la France s'inspire du succès grandissant du culte marial dont la place sur le mystère du salut du monde est redéfinie au XIX^{ème} siècle. Ce renouveau spirituel s'incarne dans la popularité des apparitions de la Vierge. C'est dans ce contexte que se comprend la ferveur de la cérémonie organisée dans le chef-lieu. Monseigneur de Beaumont rappelle le vœu prononcé par l'ensemble des évêques de France durant le conflit, d'amener les fidèles de leurs diocèses en pèlerinage à Lourdes en cas de victoire⁴⁸. Ne pouvant, pour des raisons pratiques évidentes l'organiser, l'évêque explique ainsi la nécessité et l'importance de l'actuelle cérémonie.

L'association du culte de Jeanne d'Arc au culte marial renforce cette idée de

⁴⁴ *Le Nouveau Journal de l'île de la Réunion*, 18 novembre 1918, ADR 1PER 52/17.

⁴⁵ *Le Nouveau Journal de l'île de la Réunion*, 18 novembre 1918, ADR 1PER 52/17.

⁴⁶ *Le Nouveau Journal de l'île de la Réunion*, 18 novembre 1918, ADR 1PER 52/17.

⁴⁷ *Le Progrès*, 18 novembre 1918, ADR 1PER 82/9.

⁴⁸ Voir Annette BECKER, *La Guerre et la foi. De la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994, 141 p.

combat et de défense des intérêts de l’Eglise et de la Nation. Lors des cérémonies du 1^{er} décembre 1918 dans la commune de Saint-André, la commémoration des morts s’organise autour de la célébration de la « *Vierge de Lorraine* » et de « *Sainte Jeanne d’Arc, patronne et martyr de la Patrie.* » Béatifiée en 1909, Jeanne d’Arc ne sera pourtant canonisée qu’en 1920 et déclarée « Sainte patronne de la France » par Pie X qu’en 1922⁴⁹. Le culte populaire a donc anticipé la reconnaissance officielle. L’offrande d’une couronne aux martyrs de la guerre se matérialise devant la statue de Jeanne d’Arc dressée dans la commune. Ne disposant pas de monument commémoratif, le choix du site est rapidement justifié dans les discours :

« *En attendant que nos mains pieuses puissent élever le monument qui vous est dû, le monument digne de votre héroïsme et de votre sacrifice, nous vous plaçons sous la sauvegarde de celle qui d’âge en âge, depuis cinq siècles, personnifie le Patriotisme, la Volonté, la Ténacité, vertus nationales, vertus sublimes, qui sauvèrent la France de 1429 comme elles sauvèrent la France de 1918. Humble bergère de Domrémy qui vécut et mourut pour la France (...) sois douce et maternelle à ces morts de la Grande Guerre dont tu fus l’Ancêtre illustre.*⁵⁰ »

La cérémonie solennelle prône l’union de l’ensemble des Réunionnais avec le rassemblement de tous les élèves⁵¹ de la commune, quelque soit la structure d’enseignement.

« *On arrive devant la Vierge Lorraine. Une estrade fleurie est édifée devant la statue. Le Chef de la Colonie et les Autorités y prennent place. Tout autour se rangent les jeunes filles avec leurs bannières. (...) La grande couronne est déposée au pied de la statue par les quatre jeunes filles qui la portaient. Elles s’agenouillent en un geste de prière. Tout le monde se découvre, on entend la Marseillaise et la voix du canon retentit. La grande banderole tricolore, nouée autour de la couronne portant ces mots : Hommage à nos morts.*⁵² »

Drapeaux, cocardes, discours et chants accompagnent la cérémonie religieuse. Comme nous le rappelle Claude Prudhomme, à La Réunion, au moins autant qu’en métropole, le clergé s’est totalement engagé dans la Première Guerre mondiale. Les proclamations patriotiques et les exemples d’esprit de sacrifice donnés par les prêtres mobilisés ne laissent aucun doute sur la profondeur des convictions :

« *Plus que jamais l’attachement à la mère patrie fait partie intégrante du discours catholique. La situation est donc très favorable pour permettre à Mgr de Beaumont de sceller la réconciliation entre les pouvoirs publics et les autorités de l’Eglise*⁵³ ».

Nous sommes assez éloignés des tensions qui caractérisaient les relations entre le politique et le religieux avant le déclenchement du conflit. La rivalité entre la République et l’Eglise semble avoir trouvé un compromis autour d’une dynamique commune : la Patrie. Si les discours sont à l’unisson, les symboles peuvent cependant varier.

III) LA RÉPUBLIQUE ET LA PATRIE : LA SYMBOLIQUE LAÏQUE.

Aux chants religieux s’ajoute *La Marseillaise* et sa symbolique républicaine. L’annonce de l’armistice est ainsi l’occasion de glorifier la République victorieuse et

⁴⁹ Lettre apostolique *Galliam, Ecclesiae filiam primogenitam*, 2 mars 1922.

⁵⁰ Extrait du discours du Dr Martin in *Le Progrès*, 4 décembre 1918, ADR 1PER 82/9.

⁵¹ Vêtus de blanc, aucune distinction n’est ainsi possible.

⁵² *Le Progrès*, 3 décembre 1918, ADR 1PER 82/9.

⁵³ Claude PRUDHOMME, *Histoire religieuse de la Réunion*, Paris, Karthala, 1984, p. 264.

d'ancrer dès le départ le discours sur un plan politique :

« La République triomphe. La France sort grand (sic) et retrempe (sic) de la longue, de la cruelle épreuve. Nos sacrifices touchent à leur terme. Le jour de Gloire est arrivé. Gloire à ceux qui sont morts pour elle. Gloire à ceux à quelque rang, à quelque endroit que ce soit, qui ont donné au droit la victoire. Leur gloire est la nôtre : elle rejaillit sur les enfants de la France à perpétuité et sur tous nos ancêtres, qui sont aussi la France. Vive la France ! Vive la République !⁵⁴»

Cette victoire du régime du *droit* sur celui de la tyrannie implique une mise en scène et une représentation spécifique. Les acteurs de ces célébrations laïques s'inscrivent dans les relais institutionnels propres à la République comme les Mairies et les écoles publiques, mais aussi dans les lobbies républicains de l'île telle que la franc-maçonnerie. L'appropriation de la Victoire s'inscrit d'emblée dans une concurrence des célébrations et des festivités avec le clergé local. Confrontée au faste de l'église, la célébration laïque organisée par le Maire de Saint-Denis n'est pas sans soulever des critiques. *Le Progrès*⁵⁵ met ainsi en parallèle la grande pompe religieuse des célébrations de la Victoire et l'inorganisation des républicains pour faire honneur à l'événement. C'est pourquoi les édiles municipaux s'empressent d'organiser le 17 novembre une procession patriotique et républicaine toute spécifique. Un char de la Victoire est ainsi constitué de manière hâtive sous l'initiative d'Adrien Blay. Le char est *« constitué par un groupe de radieuses jeunes filles symbolisant les diverses nations alliées (...) L'ensemble était tout ce qu'il y avait de plus joli et de plus idéalement émouvant. »*⁵⁶ La symbolique est d'autant plus forte que les termes de la cérémonie reprennent le modèle proposé par les célébrations parisiennes :

*« Ce char est la reconstitution d'un Char du même genre qui avait été prévu pour la manifestation de la victoire à Paris. La Capitale de la "Grande France" et la Capitale de la "Petite France" ont donc joui de la même vision d'art et de beauté. »*⁵⁷

Le parallèle établi avec la Métropole permet d'associer la *Petite France* et la *Grande France* dans une communion de pensée. Les jeunes filles deviennent des représentations allégoriques mettant en scène les enjeux fondamentaux du conflit. Au premier rang, *« dominant tous les [autres] : La Victoire »*. Les organisateurs inscrivent ainsi la cérémonie républicaine au cœur même de la communion nationale. La Victoire porte une couronne de laurier qu'elle tend comme une offrande aux combattants et vainqueurs du conflit. La prééminence de l'armée est ainsi mise en exergue et inscrit la cérémonie dans une perspective votive. Il ne s'agit plus de la représentation de la *Niké* grecque en armes mais plutôt de la divinité protectrice s'incarnant dans le vœu accompli. *« Au dessous du premier rang, La Lorraine, La France, L'Alsace »* prennent place. La mémoire des territoires perdus et désormais intégrés à la communauté nationale rappelle ainsi les motivations du conflit. Cette Victoire n'est pas celle de la providence divine mais celle de la justice nationale. Au *« deuxième rang, l'Angleterre, la Belgique, l'Amérique »* se conjuguent avec *« l'Italie, la Serbie, la Roumanie »* situées au troisième rang. La reconnaissance des Alliés en fonction de leur degré de participation et de leur poids dans la destinée du conflit permet d'inscrire la Victoire dans une dynamique internationale et de confirmer le principe de la guerre juste. Enfin,

⁵⁴ *Le Peuple*, 11 novembre 1918, ADR 1PER 81/20.

⁵⁵ *Le Progrès*, 12 novembre 1918, ADR 1PER 82/9.

⁵⁶ *Le Progrès*, 18 novembre 1918, ADR 1PER 82/9.

⁵⁷ *Le Progrès*, 19 novembre 1918, ADR 1PER 82/9.

les cinquième et sixième rangs rendent gloire aux acteurs du conflit « *La Croix rouge, le Poilu blessé* » mais aussi « [*l']Aumônier, [les]polonais, [les]tirailleurs sénégalais, [les]spahis.*⁵⁸ ». L'Infanterie coloniale est ainsi mise à l'honneur afin de rappeler l'effort fourni par les poilus réunionnais. Cette allégorie de la Victoire propose un discours imagé qui se substitue à une justification plus abstraite⁵⁹. Elle permet de pallier à une certaine crise langagière concernant la juste compréhension des principes républicains. C'est en ce sens qu'elle constitue une médiation privilégiée auprès de l'opinion publique. Cependant, elle suppose une juste compréhension des symboles qu'elle véhicule. Cette condition semble atteinte grâce à une éducation depuis longtemps ancrée sur les principes de l'iconologie républicaine.

Les institutions scolaires s'inscrivent également dans cette veine. L'école de la République s'engage dans la reconnaissance des héros de la Victoire et met en pratique une morale patriotique enseignée avec rigueur depuis la défaite de 1870⁶⁰. Lors d'une manifestation patriotique, les élèves de la commune de Salazie organisent ainsi, sur l'initiative du Directeur de l'école, une procession dans la rue principale dont le parcours et la symbolique s'intègrent dans une union civique spécifique. Comme le tocsin de l'église, la cloche de l'école communale « *sonne à toute volée pour fêter la Victoire* » et donner le départ des festivités. Le Directeur s'adresse à ses adjoints et à ses élèves pour commenter la nouvelle avec emphase et empathie pour les familles car « *la plupart des enfants ont leur père ou leur frère ou bien un parent sur le front.* » Face à l'enthousiasme général, l'école distribue des cocardes tricolores qui sont « *bien vite épinglées sur la poitrine de tous ces vaillants petits Salaziens.* » La procession prend une allure martiale non sans rappeler les bataillons scolaires de la fin du XIX^{ème} siècle. Orchestrés par les maîtres de l'école, les élèves défilent en ordre serré sur deux rangs, drapeaux en tête, le long de la rue principale du bourg afin de se rendre directement à la Mairie. La population accourt pour partager l'enthousiasme général « *en ce jour si beau et à jamais inoubliable* ». L'accueil des édiles de la Mairie permet au Directeur de l'école de faire son discours qui prend les tonalités d'une leçon de morale patriotique. L'école investit l'espace public et ce dernier devient le lieu privilégié de l'instruction républicaine. S'inscrivant dans une forme d'utopie révolutionnaire de la « *société école*⁶¹ », les protagonistes clament avant tout la victoire du régime républicain :

« Ce bâtiment si modeste (...) est le siège du Gouvernement de la République. C'est de là que sont sortis les ordres de la mobilisation, c'est de là que sont sortis les encouragements quand on apprenait une défaite éphémère, c'est de là enfin que partaient les cris d'espérance quand on apprenait un succès de notre vaillante armée. La Mairie, c'est donc le cœur de la Commune. Aussi, en ce jour solennel [les] élèves ont tenu avant tout à venir chanter la Marseillaise devant la Maison Commune. »⁶²

Cette *Maison Commune*, lieu de ralliement de la « *chose publique*⁶³ », devient le théâtre d'une communion politique mise en exergue par la grandiloquence des comptes rendus journalistiques. De cette solennité des discours, quel poids peut-on réellement

⁵⁸ *Le Progrès*, 18 novembre 1918, ADR IPER 82/9.

⁵⁹ Maurice AGULHON, *Marianne au combat. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880*, Paris, Flammarion, 1979, p. 8.

⁶⁰ Voir Yvan COMBEAU, « Leçons de patriotisme au Lycée de Saint-Denis de La Réunion (1870-1914) », *Historiens et Géographes* n°359, octobre novembre 1997, pp. 367 à 371 ; Mona OZOUF, *L'Ecole, l'Eglise et la République*, Colin, 1963, pp. 111-115.

⁶¹ Selon les principes énoncés par Gabriel Bouquier en 1793.

⁶² *Le Progrès*, 19 novembre 1918, ADR IPER 82/9.

⁶³ Selon l'étymologie latine *res publica*.

attribuer à cette manifestation patriotique ? S'agit-il d'un artefact, un phénomène créé de toute pièce, afin de valoriser l'action des Républicains de l'île ou d'une réelle manifestation d'enthousiasme unitaire et populaire ? A ce sujet, les archives restent muettes, ni les rapports de police, ni la correspondance du bureau de l'instruction publique ne mentionnent cette cérémonie. Faut-il croire alors à une complaisance du journal *Le Progrès*, dont le rédacteur en chef n'est autre que le frère du directeur de l'école salazienne⁶⁴ ? Si le journal nous propose une fenêtre de l'histoire dont les vitres sont troublées par des considérations idéologiques et des intérêts politiques, nous pouvons néanmoins y déceler une volonté unificatrice de l'ensemble des composantes de la société réunionnaise.

La Franc-Maçonnerie de l'île de La Réunion participe également à la célébration républicaine de la Victoire à travers un bal organisé au sein de la loge. A première vue, cela peut sembler étonnant car à l'opposé de l'institution religieuse qui est par essence ostensible, la Franc-maçonnerie se veut traditionnellement discrète, voire mystérieuse pour ses détracteurs. L'universalité proclamée et le pacifisme de nature des francs-maçons peuvent paraître, au premier abord, contradictoires avec les célébrations de la Victoire où les relents belliqueux teintent l'ensemble des cérémonies et des discours de l'époque. Pourtant cette « *Eglise de la République*⁶⁵ » défend une illusion lyrique, celle d'un optimisme pacifique sans retenue jusqu'au déclenchement du conflit. Toutefois, la guerre de 1870 avait déjà ouvert une brèche dans le dogme en instituant le principe de la guerre de défense.

« Cette dérive nationaliste gomme toute différence entre initiés et profanes. Elle foule aux pieds l'universalisme dont l'Ordre se targue ("centre d'union", "chaîne d'union universelle") »⁶⁶

La Grande Guerre va ainsi entériner ce nouveau paradigme. L'argumentation repose sur le postulat politique d'un affrontement entre deux types de principes : la Démocratie face à l'Impérialisme, la Liberté contre l'Autoritarisme, la Vérité en opposition au Mensonge⁶⁷. Les Loges françaises deviennent les garantes de la défense des droits de l'homme et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. La Loge de l'Amitié⁶⁸ sur l'île adhère pleinement à cette rhétorique et participe activement aux célébrations de la Victoire. La communion avec les profanes semble d'autant plus forte que les débats au sein de la loge sont relayés par une presse qui durant le conflit pouvait se montrer réticente aux idéaux francs-maçons. Tel est le cas du journal *Le Progrès*⁶⁹ qui établit le 21 novembre le compte rendu d'un bal de la Victoire au sein de la loge :

« Réception admirable, réellement fraternelle et où était exclu le plus lointain souvenir des inimités d'avant guerre oubliées ou éteintes... en tout cas noyées sous la vague de patriotisme allégresse de la victoire ou dissociées par la claire et

⁶⁴ La famille Nativel.

⁶⁵ Pierre CHEVALIER, *Histoire de la franc-maçonnerie française (1877-1944)*, 3 vol., Paris, 1975.

⁶⁶ José GOTOVITCH, « Franc-maçonnerie, guerre et paix », *Les Internationales et le problème de la guerre au XX^{ème} siècle*, Actes du colloque de Rome (22-24 novembre 1984), Rome, École Française de Rome, 1987, p. 81.

⁶⁷ Idem p. 90.

⁶⁸ Selon Simon Lucas, « la Loge de l'Amitié faisait partie du Grand Orient de France et (...) était une association sélective d'hommes instruits, libres penseurs, respectueux des opinions religieuses d'autrui, donc pas foncièrement "antycléricale". Association philosophique, philanthropique et humaine, elle constituait aussi et surtout une assemblée de gauche et les assises les plus sûres et les plus solides du "gouvernement de la république". Elle défendait la justice, la raison et se tenait toute proche du socialisme », in Simon LUCAS, *Un petit créole et ses souvenirs*, Saint-Denis, Océans Editions, 1992, p. 49.

⁶⁹ Quotidien d'information, créée en août 1914 et dirigé par Henri Nativel.

vivifiante pensée d'union -d'une union sacrée- à laquelle une parole grande et aimée nous conviait il y a quelques jours.⁷⁰»

Tous les dignitaires de l'île sont présents. Nous y retrouvons les leaders républicains et les plus hautes autorités institutionnelles de la colonie. *La Marseillaise*, le *Chant de la Victoire* et les hymnes nationaux des pays des différents consuls invités sont scandés en préambule des discours patriotiques. L'Orateur de la Loge⁷¹ reprend à son compte l'idéal philosophique à l'origine du déclenchement du conflit :

« Il dit que les buts de cette victoire sont conformes à l'idéal de justice, de droit et de liberté qui est celui de la franc-maçonnerie, idéal, dit-il, qui éclaira et soutint nos soldats alliés. Il envoie un souvenir ému à tous les francs-maçons du monde tombés au Champ d'Honneur⁷² ».

Certes, la loge ne peut passer sous silence les dissensions créées par la guerre au sein des différentes obédiences maçonniques internationales, mais le primat de *la justice*, du *droit* et de la *liberté* entérine le principe de la guerre « juste ». Les différents intervenants se font ainsi les portes paroles de ce patriotisme de défense tout en se projetant vers un avenir qu'ils souhaitent voir établi sur de nouveaux fondements. C'est ainsi que le Docteur Aubert prône l'union et la tolérance en ce lendemain de guerre. De même le professeur d'Histoire M. Caubet fait l'apologie de l'union et du changement. La guerre doit être un révélateur pour atteindre de nouveaux horizons :

« La France ne peut pas rester cristallisée quand tout a été modifié dans le monde ».

Il indique cependant qu'il a peu d'espoir pour que la guerre ne serve de leçon pour le futur car les conditions pour une paix à venir ne sont pas encore réunies. Il critique ainsi l'utopie de la S.D.N. dans les conditions mêmes de son élaboration. Ce jugement semble d'autant plus péremptoire qu'il s'oppose à l'action menée par les différentes loges des pays alliés à la construction de cette *internationale de la paix*. Le seul moyen, selon cet enseignant, serait la régénérescence de l'homme. La guerre doit servir de matrice à un monde nouveau dont les fondements reposeraient sur l'union confraternelle des hommes grâce à une régénération morale. Une union de principe semble donc s'établir entre les fondements religieux de l'Église et les principes moraux de la franc-maçonnerie. Une volonté d'établir des rapports pacifiques avec l'institution rivale est annoncée. Les leçons de la guerre devraient être ainsi le moyen d'une nouvelle union entre Maçons et Chrétiens.

Cette idée de rupture est rapidement perçue par les protagonistes. Le conflit est aussitôt qualifié de « Grande Guerre » indiquant ainsi le degré suprême de la déflagration subie. Les seuls échos de la guerre dans la presse ne peuvent expliquer l'utilisation de ce superlatif. La caution morale des acteurs du conflit apporte une garantie à cette nouvelle vision du monde. Tel est le cas de M. Palant⁷³, cet ancien combattant exerçant au Lycée de Saint-Denis qui considère que :

« L'heure est grandiose... Elle restera la plus belle de l'Humanité et cette date du 11 Novembre 1918, les historiens futurs la retiendront à l'égal de l'heure qui marqua la Révolution française de 1789⁷⁴. »

⁷⁰ *Le Progrès*, 21 novembre 1918, ADR 1PER 82/9.

⁷¹ Ludovic Revest.

⁷² *Le Progrès*, 21 novembre 1918, ADR 1PER 82/9.

⁷³ Il deviendra très rapidement le Président de l'association des anciens combattants sur l'île et sera à l'initiative de nombreux projets commémoratifs durant les années 1920.

⁷⁴ *Le Progrès*, 22 novembre 1918, ADR 1PER 82/9.

Le 11 novembre doit ainsi devenir une journée de commémoration aussi fondamentale que celle du 14 juillet. La guerre constitue une matrice autant porteuse d'espoir que la Révolution. Une certaine ambiguïté demeure cependant quant au choix de la date commémorative. Le 14 juillet a finalement été choisi par les pouvoirs publics⁷⁵ pour fêter l'événement, souhaitant ainsi mêler la « *gloire du passé et l'héroïsation du moment*⁷⁶ ». Ce choix reflète une idéologie républicaine mettant en scène un combat civilisationnel face à la barbarie et l'obscurantisme. La mission universelle de la France dans ce domaine doit selon les Républicains servir d'exemple. La Presse propose ainsi que le 14 juillet devienne la « *fête de l'Univers*⁷⁷ » mettant en scène à la fois la commémoration de la Victoire de 1918 et les principes moraux de régénération qui découlent de l'événement révolutionnaire. Le choix de la date commémorative devient donc un enjeu de récupération idéologique où l'Église montre une certaine réticence à ce qu'elle considère comme une date trop laïque.

Pourtant, au-delà d'une séparation entre l'Église et la République, les discours se veulent plutôt conformes au principe de l'union. In fine, le discours du Gouverneur lors des fêtes de la Victoire à Saint-André le 1^{er} décembre 1918, résume le soulagement, la joie et la volonté de reconnaissance des colonies pour l'effort de guerre consenti :

« *La Victoire si décisive des nations de l'Entente a soulevé dans la Métropole et dans toutes les colonies françaises l'enthousiasme le plus ardent. A Saint-Denis et dans l'île entière ont eu lieu des manifestations inoubliables qui ont démontrées une fois de plus le patriotisme de la population de la Réunion et son profond attachement à la France. (...) La lutte implacable engagée en 1914 entre la Démocratie et l'Autocratie se termine. La liberté l'emporte sur l'arbitraire.*⁷⁸ »

Au-delà d'un principe idéologique, la défense de la démocratie, le premier représentant de la France dans le système colonial entérine le principe d'une reconnaissance nationale autour d'une symbiose patriotique dont les conséquences sont pour l'instant loin d'être envisagées.

IV) LA RECONNAISSANCE DE L'EFFORT DE LA PETITE PATRIE.

Si les célébrations de la Victoire ancrent de manière idéologique La Réunion dans le cadre des festivités nationales, la reconnaissance de l'effort fourni par la Petite Patrie semble plus jouer sur un registre lié au *pathos*. La fibre s'exprime sur un style différent où l'idéal chevaleresque⁷⁹ et le principe de dévotion à la Patrie se conjuguent. Les sources officielles, reprenant les allocutions des élites et des responsables institutionnels, ne font pas apparaître de façon explicite cette reconnaissance. Seuls quelques discours d'édiles réunionnais et quelques commentaires de journalistes laissent envisager une volonté ferme d'exposer la créance de la Métropole envers ses colonies. Confinées à un régime de stricte obéissance nationale, les rares démarcations de la Petite Patrie constituent un pari politique et idéologique de faible ampleur. L'erreur serait de voir dans les déclamations de ces lendemains de Victoire comme une revendication de premier plan. L'heure des comptes n'a pas encore sonné. Cependant, on peut émettre l'hypothèse d'une première rupture dans cet immédiat après-guerre.

⁷⁵ Décision prise par les députés le 27 juin 1919.

⁷⁶ Annette BECKER, « Du 14 juillet 1919 au 11 novembre 1920 mort, où est ta victoire ? », *op.cit.*

⁷⁷ *Le Peuple*, 21 décembre 1918, ADR IPER 81/20.

⁷⁸ *Le Progrès*, 3 décembre 1918, ADR IPER 82/9.

⁷⁹ Michelle R. WARREN, « La Troisième République entre Moyen Age et Colonie », in Prosper EVE, *Un transfert culturel à La Réunion : l'idéal républicain*, Saint André, Océan Editions, 2009, pp. 196-210.

Le journal *Le Peuple* revendique ainsi, dès le début des festivités, la dette de l'*alma parens* envers la Petite Patrie :

« Haut les cœurs et découvrons nous devant la haute majesté de cet instant solennel et sublime ! Quand la force brutale est vaincue, quand règne le droit, l'espoir et la fraternité. Quand les superbes héros qui sont les sauveurs du monde défilent, humbles et grands, issus de toutes les races, enfants de tous les climats !

Et toi, la glorieuse, qui donna une si belle part de ta jeunesse et de ton sang pour ce but sacré, Bourbon, réveille-toi ! Soyez fiers, fils de la terre créole ! Et pour parfaire l'œuvre, pour ajouter à ce que vous avez fait de beau et d'héroïque, oubliez en ce jour de bonheur et de saints transports les haines et les querelles qui vous divisaient ! Soyez fiers tous, et plus, ne formez tous qu'une seule personnalité, Bourbon, morceau détaché de la terre française, à l'exemple de ces peuples de famille et de nationalités diverses, qui ne se souviennent plus de leurs anciens ressentiments et viennent de se donner, dans une accolade, le fraternel baiser de paix.⁸⁰ »

L'idée que La Réunion ait participé activement à l'effort de guerre devient un leitmotiv de premier plan dans les discours des édiles et des journalistes. Les *superbes héros* et les *fils de la terre créole* peuvent être *fiers* de l'effort accompli. Au-delà des discours, une présentation sommaire de la mobilisation militaire permet d'entrevoir toute la force de l'argumentation. Les statistiques concernant les soldats mobilisés et incorporés présentent des contrastes élevés en fonction des sources. Cette situation s'explique par le délicat recensement d'un réseau d'incorporation complexe. En effet, les mobilisés sont regroupés dans un premier temps à Madagascar⁸¹ où ils passent devant un second conseil de révision après celui subi sur l'île de La Réunion. Certains d'entre eux restent sur la Grande île pour honorer des tâches administratives et de maintien de l'ordre. Cependant, la majorité rejoint des camps situés dans le Sud de la France pour ensuite être affectée à des tâches variées. Une partie est destinée aux usines nationales pour remplacer la main-d'œuvre manquante, les autres rejoignent le front soit dans les régiments d'infanterie française⁸², soit dans les bataillons coloniaux. Les affectations ont surtout concerné les bataillons de logistique et d'artillerie que ce soit sur le front français où celui des Dardanelles dans l'Armée d'Orient. Des dispositions sont prises pour prendre en compte la souffrance des soldats d'outre-mer. Des camps d'hivernage étaient notamment prévus dans le Sud de la France et en Afrique du Nord pour les moins résistants aux contrastes climatiques. Un retour sur l'île pendant une période de 25 jours était également possible après 18 mois passés au front.

C'est ainsi que sur les 14 326 réunionnais mobilisés, 6 936 ont été incorporés dans les régiments et 750 sont déclarés morts pour la France dont 491 tués au combat⁸³. Cette participation à l'effort de guerre implique l'idée d'une reconnaissance. Ce principe est d'autant plus accepté que *« l'égalité tant demandée et réclamée par les Réunionnais [a été] obtenue sur le front ⁸⁴ »*, revendication largement partagée par les autres territoires de l'Empire.

⁸⁰ *Le Peuple*, 13 novembre 1918, ADR 1PER 81/20.

⁸¹ Premier départ dès le 16 août 1914.

⁸² Grâce au statut de citoyen français.

⁸³ Ces pertes restent inférieures à celle des contingents métropolitains mais aussi des autres contingents coloniaux. Cf. Bernard VANDEPLAS, « Une guerre, des monuments : lieux de mémoire et patrimoine de l'île de la Réunion », *Éléments pour la connaissance de l'Histoire et la Géographie de la Réunion*, « Travaux et documents » n°21, septembre 2004.

⁸⁴ Rachel MNEMOSYNE, *Les soldats réunionnais dans la Grande Guerre, 1914-1918*, thèse sous dir. Yvan Combeau, Université de La Réunion, 2006, p. 490.

Les propos de Georges Boussenot⁸⁵, député de La Réunion, s'inscrivent dans ce besoin de reconnaissance. Lors de sa première déclaration à ses administrés le 28 décembre 1918, il met en exergue le principe d'une nouvelle unité entre La Réunion et la Métropole. La France, « *c'est-à-dire la nation française toute entière* », ressort grandie et désormais unie autour d'un nouveau pacte avec son empire :

« (...) *A nous, coloniaux, cette guerre et cette fin apporteront plus que de la joie. Elle nous donnera la certitude que jamais plus, dans ce pays naguère encore si fermé aux choses d'outre-mer, l'on opposera les Colonies à la France métropolitaine. Désormais, entre les unes et l'autre, l'union est étroite, intime et profonde. Cette union est née du jour où à l'appel de la Mère Patrie, Français de toutes les régions lointaines, indigènes de toutes races et de toutes couleurs se sont dressés et ont offert de prendre leur place dans la grande, dans l'effroyable lutte qui se préparait. (...) Des centaines de mille d'hommes sont donc arrivés des quatre coins du globe, affirmant ainsi, par leur présence et leurs exploits sur les champs de bataille, leur sentiment d'affection à l'égard de la Patrie, une et indivisible. (...) Cela nos compatriotes de la Métropole ne sauraient l'oublier. Et demain, lorsqu'il s'agira de s'occuper de nos colonies, de les doter de ce qui leur manque, de favoriser leur développement, d'améliorer la situation des indigènes, j'espère, nous espérons tous, nous les coloniaux, que le Gouvernement et les Chambres ne leur marchanderont pas leur bienveillance et leur concours. (...) Toujours peu connues, souvent décriées, parfois même calomniées avant la guerre, elles ont, à la faveur de celle-ci, été enfin découvertes et appréciées. Puisse cette impression, si heureuse pour leurs destinées, survivre à la période tragique que nous avons vécue et puisse la faveur dont elles jouissent maintenant s'affirmer chaque jour davantage.*⁸⁶ »

Tout empreint des théories du wilsonisme⁸⁷, l'unité et la reconnaissance d'une nouvelle liberté sont les maîtres mots de cette déclaration. Elle ne concerne pas seulement les anciennes colonies du système impérial mais bien l'ensemble de l'Empire, *les indigènes de toutes races et de toutes couleurs*. Georges Boussenot n'entend pas traiter le problème de La Réunion de manière isolée mais considère qu'il convient de repenser le statut de l'ensemble des colonies au lendemain du conflit. Dans une publication de 1916⁸⁸, il insistait déjà sur la participation de la France d'outre-mer au conflit et proposait des solutions pour une émancipation raisonnée. Cette volonté d'améliorer la *situation des indigènes*, sans que le Gouvernement ne leur marchande *leur bienveillance et leur concours*, n'est cependant pas encore d'actualité.

A défaut d'une reconnaissance idéelle, les premières revendications concernent les avantages que devraient obtenir les poilus réunionnais dès leur retour. La réinsertion des anciens combattants devient un sujet d'autant plus sensible que la dette de guerre devient un enjeu mémoriel majeur :

« *Nos mutilés, Nous avons à songer au retour de nos mutilés. Que feront-ils ? (...) Nous n'hésitons pas à dire que la Colonie peut, si elle le veut, préparer à nos*

⁸⁵ Né à Paris en 1876, médecin notamment en Afrique, il se lance dans le combat pour une meilleure représentation des colonies au Parlement et choisit La Réunion pour se lancer dans la vie politique. Elu aux législatives d'avril 1914, il s'allie avec Lucien Gasparin. Pendant la guerre, il est mobilisé et obtient le titre de médecin lieutenant-colonel avec une citation à l'ordre de l'armée.

⁸⁶ *Le Peuple*, 28 décembre 1918, ADR 1PER 81/20.

⁸⁷ L'article 5 des Quatorze points de Wilson du 08 janvier 1918 stipulait : « *Un ajustement libre, ouvert, absolument impartial de tous les territoires coloniaux, se basant sur le principe qu'en déterminant toutes les questions au sujet de la souveraineté, les intérêts des populations concernées soient autant prises en compte que les revendications équitables du gouvernement dont le titre est à déterminer.*

⁸⁸ Georges BOUSSENOT, *La France d'outre-mer participe à la guerre*, Paris, Alcan, 1916, 96 p.

braves que la guerre n'a pas complètement épargnés une récompense qui ne soit pas tout à fait indigne d'eux⁸⁹»

La concession de certains avantages est clairement avancée. L'idée de leur attribuer le monopole de la vente d'alcool et de tabac sur l'île est ainsi proposée non sans arrière-pensées discriminatoires à l'encontre des Asiatiques :

« En tout cas des créoles, ayant versé leur sang pour la France, rentreraient en possession d'un droit, dont la population française de la colonie a, pour ainsi dire, été pratiquement dépouillée par des étrangers, les Asiatiques : le droit de vivre en faisant du commerce sur le territoire de leur pays natal.⁹⁰»

Afin de rappeler la souffrance encourue durant la guerre, la presse se fait l'écho des ultimes victimes du conflit avec une certaine emphase. Les rubriques nécrologiques qui avaient quelque peu disparues deviennent de plus en plus nombreuses et sont judicieusement positionnées à côté d'articles revendicatifs. Selon un principe de comptabilité macabre, la revendication de certaines créances est placée en vis-à-vis des pertes subies par la Petite Patrie :

« Au Champ d'Honneur. Notre estimé compatriote M. Julien Dupont vient d'avoir la douleur de perdre son fils, Joseph, mort pour la France le 3 août 1918, à Gueux, dans la Marne. Ce tout jeune sous officier d'Infanterie Coloniale, deux fois cité à l'ordre du jour, décoré de la Croix de Guerre disparaît à l'aube de la Victoire, alors qu'un brillant avenir lui souriait. Honneur à ce brave, dont le nom s'ajoutera à la longue liste des héros qui figurent au livre d'or de notre Histoire. A sa famille, si cruellement éprouvée, nous adressons nos sincères condoléances.⁹¹»

La dette s'exerce à la fois à l'encontre de la longue liste *des héros qui figurent au livre d'or de l'Histoire* de La Réunion mais également envers les familles de victimes *si cruellement éprouvées*. Ces rubriques nécrologiques sont complétées par le récit de héros réunionnais morts au combat selon des témoignages de camarades de guerre. La fièvre mémorielle met ainsi en scène le soldat Marcel Blay qui refusa de se faire prisonnier avec son escouade et lança une *« contre-attaque de l'honneur⁹²»*. Les mémoires se libèrent et les récits autobiographiques prennent une tonalité tragique. Tel est le cas du Docteur Chabriat qui fait part de sa participation à la campagne d'août 1918 où *« ces longs jours au milieu de la poudre et de la mitraille dans une atmosphère de fumée et de gaz, ont été les plus durs [qu'il ait] jamais traversés.⁹³ »*

Le rappel des citations fait également partie du quotidien des informations. Elles sont d'autant plus mises en évidence que leur nombre reste d'une manière globale assez limité. Les archives ne mentionnent que 233 citations individuelles⁹⁴, ce qui ne concerne que 2,1% des Réunionnais partis en Europe⁹⁵. Les citations sont reprises par la presse et justifiées par des faits d'armes :

« A fait preuve depuis le début de l'offensive des plus belles qualités notamment le 21 septembre 1917 où la Compagnie a infligé à l'ennemi des pertes considérables

⁸⁹ *Le Peuple*, 22 novembre 1918, ADR 1PER 81/20.

⁹⁰ *Le Peuple*, 22 novembre 1918, ADR 1PER 81/20.

⁹¹ *La Patrie Créole*, 21 novembre 1918, ADR 1PER 45/34.

⁹² *Le Progrès*, 28 novembre 1918, ADR 1PER 82/9.

⁹³ *Le Progrès*, 29 novembre 1918, ADR 1PER 82/9.

⁹⁴ A titre de comparaison, on comptabilise près de 700 citations individuelles pour les Martiniquais.

⁹⁵ Rachel MNEMOSYNE, *Les soldats réunionnais dans la Grande Guerre 1914-1918*, thèse sous dir. Yvan Combeau, 2006.

et fait plus de 200 prisonniers dont plusieurs officiers ⁹⁶»

L'heure des comptes a sonné et les certificats de bons et loyaux services sont relayés dans les médias. Les hommages rendus aux soldats et les messages des responsables politiques locaux sont ainsi presque systématiquement relayés dans les colonnes des journaux. La construction de cet *Hommage de la Nation* ne laisse aucun doute sur les conséquences d'un tel sacrifice. Les figures allégoriques du document renvoient à celle de l'Arc de Triomphe parisien et rappellent l'intégration pleine et entière de la Petite Patrie à l'ensemble de la Nation puisque la symbolique iconographique était identique pour tous les soldats ayant défendu la Patrie.



« Au nom du conseil municipal, au nom population toute entière commune où tous les cœurs battent à l'unisson remplis de joie profonde et patriotique tiens vous exprimer sentiments d'admiration et hommages (...) douloureuses sympathies pour famille de ceux glorieusement tombés défense patrie vive la France vive les alliés vive la République dans la réalisation de son idéal de liberté de justice et de droit. ⁹⁷»

Afin de renforcer ce poids mémoriel, la presse propose de fêter dignement le retour des soldats mobilisés. C'est un moyen de rendre tangible l'effort réel de La Réunion dans la guerre :

« La démobilisation, appliquée en partie, va s'étendre aux autres classes, et d'ici quelque temps, d'un jour à l'autre, ce seront des centaines de "poilus" qui vont nous revenir. Tous les courriers en ramèneront et ces hommes, que le hasard a mêlés au plus

gigantesque choc de l'histoire reprendront leur rang dans la vie collective.

Nous connûmes l'anxiété douloureuse du départ. Rappelez vous, il y a quatre ans de cela : à chaque matin de courrier, place de la Caserne, des fournées d'hommes de tous les rangs s'entassaient dans les wagons, trainant sur la foule de longs regards tristes...

L'heure du retour sonnera demain. La même foule d'il y a quatre ans accourra place du Gouvernement pour saluer, avec quel enthousiasme ! Quelle joie ! Les acteurs réunionnais du grand drame mondial. Nous y serons tous pour les saluer, les acclamer, les enlacer d'applaudissements, les couvrir de bravos. (...) Je rêve d'une fête populaire, d'une manifestation spontanée (...).⁹⁸»

A demi mot, la presse rappelle ainsi le bienfondé des revendications exprimées. On met également à l'honneur tout ce qui concerne la reconnaissance de l'effort des poilus réunionnais à travers des anecdotes hautement symboliques :

⁹⁶ Citation de Iteima Adolphe, ADR série R.

⁹⁷ Télégramme du Maire de Saint-Denis au gouverneur du 12 novembre 1918, ADR, R136.

⁹⁸ *Le Peuple*, 21 décembre 1918, ADR IPER 81/20.

« Hier matin, le colonel Joalland, Président de la Commission de Réforme, examinait nos grands blessés pour le renouvellement de leur gratification. Arrive devant lui un invalide, se soutenant péniblement sur deux bâtons. Quand il eut répondu aux questions du Colonel qui l'interrogeait sur les motifs et les circonstances de ses blessures, ce dernier, spontanément, lui demanda s'il n'avait pas obtenu l'insigne des braves.

Le Mutilé fit une réponse affirmative, lui montra sa citation, ajoutant qu'il n'avait pu se procurer la chère décoration. Le Colonel Joalland, sur le champ, se leva et épingla sa Croix de Guerre sur la poitrine du vaillant défenseur de la France. Nous nous associons au bonheur de ce glorieux créole et adressons au Colonel nos bien sincères félicitations.⁹⁹»

De même, la reconnaissance des héros de la Petite Patrie doit s'inscrire dans l'espace. La toponymie doit ainsi rendre hommage aux plus glorieux représentants du patriotisme créole. Les noms de rue offrent un potentiel commémoratif de premier plan comme le suggère les journalistes du *Peuple* :

« Noms de rue. On ne saurait trop glorifier nos poilus. Plusieurs monuments commémoratifs rappelleront la participation à la guerre de la partie mobilisable de la population. Ne conviendrait-il pas de changer les noms d'un certain nombre de nos rues, qui ne signifient plus grand-chose, et de les remplacer par ceux des nôtres qui se sont distingués au cœur de cette guerre, plus que les autres. Tous ont été des héros, que nous ne savons toujours pas vénérer comme il convient, dans ce petit pays pourri de préjugés de toutes sortes, et que les poilus eux-mêmes, de retour aux foyers, auront à faire disparaître. Les morts sont tous pieusement tombés. Il y a néanmoins un choix à faire pour perpétuer les noms de ceux qui se sont le plus distingués et sacrifiés afin que leur exemple ne soit pas oublié pour les jeunes qui viennent. L.R.X.¹⁰⁰ »

Ces diverses réactions nous montrent qu'au-delà de certaines similitudes rencontrées avec les sociétés européennes, La Réunion présente un double aspect de circonstance. Il s'agit à la fois de faire le deuil des poilus réunionnais, de célébrer leur sacrifice, de commémorer leur mémoire mais aussi de rappeler par l'ensemble de ces actes l'intégration totale de la Petite Patrie aux perspectives nationales. La Grande Guerre est ainsi un révélateur de sentiments spécifiques dont la teneur est d'autant plus exacerbée qu'elle se place sur une double grille d'interprétation. Il s'agit à la fois de montrer une convergence de pensée mais aussi de rappeler en quoi le sacrifice des Réunionnais participe à la construction d'une identité spécifique. En cela, nous pouvons reprendre la thèse de Maurice Halbwachs¹⁰¹ sur le fait qu'il existe autant de mémoires que de groupes sociaux, même s'il rappelle que toute mémoire individuelle se cristallise dans un cadre social spécifique.

Ce début de fièvre mémorielle prendra une toute autre ampleur avec l'édification, durant les années 1920, de monuments mémoriels divers tels que des statues, des cénotaphes ou des plaques commémoratives. Cette première phase est pourtant fondamentale car elle met en évidence une certaine spontanéité. Bien avant que les commémorations ne deviennent un enjeu politique de premier ordre, les premières

⁹⁹ *La Patrie Créole*, 5 décembre 1918, ADR 1PER 45/34.

¹⁰⁰ *Le Peuple*, 28 novembre 1918, ADR 1PER 81/20.

¹⁰¹ Maurice HALBWACHS, *La mémoire collective*, Paris, 1950.

célébrations de la Victoire de novembre 1918 s'inscrivent dans un affect national populaire. Néanmoins, malgré certaines formes de spontanéité, les cérémonies n'ont été que le résultat d'une volonté politique. Les autorités publiques et leurs relais ont ainsi réussi à galvaniser une partie de l'opinion publique autour d'une fièvre nationale renouvelée.

Vient ensuite le temps des revendications et du solde de la dette de l'*alma parens*. Si le sentiment d'appartenance nationale semble atteindre son paroxysme, la représentation de l'île au cœur des intérêts nationaux n'est pas sans poser problème. C'est dans ces termes que se pose le débat de la place de La Réunion au sein de la communauté nationale au lendemain de la Grande Guerre. Sentiment et représentation n'ont jamais autant été antinomiques. Si d'un point de vue étymologique (lat. *repraesentare*), la représentation tend à « rendre présent » une communauté d'appartenance nationale, les sentiments (lat. *sentire*) renvoient à une perception et relève plutôt du domaine affectif ou émotionnel. C'est de ce hiatus que s'élèveront les premières revendications vers une assimilation plus étendue de l'île à la Mère patrie.

BIBLIOGRAPHIE COMPLEMENTAIRE

BACOT Jean-Pierre et C. COQ, *Travail de mémoire, 1914-1998. Une nécessité dans un siècle de violence*, Autrement, Coll. Mémoires, n°54, 1999.

CAPDEVILA Luc, Danièle VOLDMAN, *Nos morts. Les sociétés occidentales face aux tués de la guerre*, Paris, Payot, 2002.

COMBEAU Yvan (dir.), *L'île de La Réunion dans le XX^{ème} siècle, un itinéraire français dans l'océan Indien. Colonie Département Région*, Saint-Denis, CRESOI, 2009.

MICHEL Marc, « Mythes et réalités du concours colonial : soldats et travailleurs d'outre-mer dans la guerre française », in BECKER Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane (dir.), *Les Sociétés européennes et la guerre de 1914-1918*, Paris, Publications de l'Université de Nanterre, 1990, pp. 393-409.

MICHEL Marc, « Le monde colonial face à la guerre », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, pp. 929-941.

NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-1992, 7 volumes.

SOUTHCOTT Christophe, « Au-delà de la conception politique de la nation », dans DELANNOY Gil et MORIN Edgar (dir.), *Éléments pour une théorie de la nation. Communications*, n° 45, 1987.